

Le Roman d'une Princesse

PAR CARMEN SYLVA

(Suite)

2° *ad* : belle. — Nous sommes belle, — si vous ne m'aviez pas, dans votre "affabilité" féminine, injurié du titre de psychologue, je vous dirais en me moquant de la logique, par ce que vous sentez le Beau : un verre ne peut contenir un flacon tout entier. Mais laissons l'article de la Beauté ; c'est un sujet dangereux pour un professeur d'esthétique.

3° *ad* : noble. — Vous êtes "noble" parce que vous m'avez abordé avec tant d'humilité, tant de déférence voulue. Ceux qui sont élevés savent seuls s'abaisser ainsi. D'ailleurs votre écriture en elle-même est d'une noblesse toute aristocratique.

Mais, après tout, ce mot, — "noble" — veut-il dire pour nous deux la même chose ?

Enfin 4° *ad* — une femme : — Oui, vous êtes une femme, quoique rien, orthographiquement, ne le prouve. Faute de cela, je le reconnais à cette surabondance d'enthousiasme idéal qui aboutit toujours... à un amour pour quelqu'un ! Vous me trouvez impertinent n'est-il pas vrai ? Mais mon âge le permet. Il n'est pas jusqu'à votre que je ne puisse deviner. Je ne risque pas grand chose : si je vais au-delà, soyez fière de paraître si sage, si je reste en deçà, que la femme me pardonne. Vous êtes entre vingt-quatre et vingt-six ans, âge auquel la femme sent pour la première fois qu'elle ne sera pas toujours jeune, et cherche un objet autour duquel grouper ses nouveaux sentiments "impersonnels." Jamais une jeune fille ne se serait adressée à un homme avec ce ravissant aplomb, pour lui dire que la terre est une "vallée de larmes" et qu'il est "bon."

Tel est à peu près le jugement que j'ai porté sur votre première lettre. Ce que dissimule cet "à peu près," — je le laisse deviner à la maligne fille d'Eve qui me parle de "de nos paysans" pour m'égayer. Mais je ne me laisse pas induire si facilement en erreur. Aucune "dame de haute naissance" — ne possède l'esprit étincelant qui se joue dans votre seconde lettre ; aucune n'aurait l'humour de continuer la correspondance avec un pareil hérisson, et il n'y a pas d'Altesse qui écrive un allemand aussi correct, sans le moindre mélange de verbes français germanisés.

Et pourtant... pourtant !...

De grâce ! soulevez un peu le masque, avant que la poste — à peu près aussi rapide, dans ce pays, que les bateaux remorqués par des chevaux sur notre fleuve, le Rick — ne m'apporte l'almanach rouge et que je ne vous arrache votre incognito.

Grands dieux ! Cet être audacieux ose menacer un libre professeur de la libre Université de Griefswald, la seule de l'Empire qui vive de ses propres revenus, Monsieur le Ministre ; son Recteur a rang de prince. Vous voyez donc qu'un ministre n'est qu'un subalterne à côté

de nous autres, francs barons. — Il est vrai que les loisirs des professeurs sortent quelquefois, comme disait un de mes prédécesseurs, interrompus par les cours, mais, croyez-moi, cela arrive fort rarement.

Ceci dit pour défendre ma situation ; je ne parle pas de moi, en tant "démocrate socialiste," autrement je pourrais retourner vos armes contre vous-même, et vous demander : comment savez-vous que je suis du nombre des pauvres ? La richesse est toute aux mains des plébéiens et des juifs ; je suis peut-être l'un et l'autre ? Vous plaisantez sur les décorations ? Homme, femme, enfant, qui que tu sois, respecte-les ; elles sont le symbole de la servilité humaine. Cependant tirons là-dessus le rideau, comme au théâtre devant l'échafaud. En résumé, je n'ai encore donné à personne le droit de me distinguer ; je puis distinguer quelqu'un, mais ne l'accepte de personne !

Hélas ! Voici le "démocrate socialiste" qui devient presque sérieux en finissant. Pardonnez-lui ! Le vent fait rage autour de ma vieille maison, où Wallenstein a demeuré jadis, avant d'assiéger Stralsund. Il est mon modèle ; moi aussi, rien ne m'attire que l'inaccessible !

Malgré tout, je suis aux pieds de Votre redoutée Excellence, aux tresses blondes, aux yeux bruns, à la taille petite et ronde, que je vois d'ici.

Votre très obéissant serviteur,

BRUNO HALMUTH.

V

Rauchenstein, 28 février 18...

Iustum ac tenacem propositi virum, Non civium ardor prava jubentium, Nee vultus instantis tyranni, Mente quatit solida. — Ce qui veut dire en allemand : cela ne sert à rien de faire peur aux gens !

Alors, si j'étais une jeune fille, ce serait une haute inconvenance de ma part d'écrire à un étranger, tandis que pour une femme mariée, c'est tout à fait convenable ? Je ne comprends pas.

Il est vrai que je n'ai pas encore vu le grand monde, que je n'ai jamais été au bal, et n'ai jamais lu la moindre syllabe d'un roman ; sans cela, je comprendrais peut-être. J'ai été presque entièrement élevée par des hommes et dressée en liberté. Comme j'ai déjà dix-neuf ans, — oui, dix-neuf ans seulement, au lieu de la vieille fille que vous imaginiez — mon père me permet tout, excepté les romans et les amies.

J'ai beaucoup d'amis à tête grise ; vous avez des cheveux gris, n'est-ce pas ? Je n'aime que les hommes à cheveux gris ; les jeunes gens sont souvent si insignifiants, que je ne sais que leur dire, et avec cela, ils se donnent des airs, parce qu'ils peuvent lire Salluste en latin et Homère en grec. Pour Homère, j'en suis malheureusement incapable, mais je le trouve bien beau en allemand, si clair, si simple, comme la forêt ! Et l'on vient me parler de Lenau ! J'aime certes mieux les rudes hexamètres de Voss !